

Claude Vaillancourt, Suzanne Marcil, Pierre Ouellet

Hugues Corriveau

Number 120, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37168ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2005). Review of [Claude Vaillancourt, Suzanne Marcil, Pierre Ouellet]. *Lettres québécoises*, (120), 21–23.

Claude Vaillancourt, *Réversibilité*,
Montréal, Triptyque, 2005, 260 p., 19 \$.

Il lui aura fallu « chatouiller l'amour »

Navrant et cliché

Pauvre chose que cette *Réversibilité* de Claude Vaillancourt, lui qui nous avait pourtant donné un roman intéressant avec son *Conservatoire*. Depuis lors, il s'est perdu.

JULIE DE COATICOOK

Pauvre Julie! Elle a appris la musique, mais est restée gourde et inculte jusqu'au bout des ongles, puisque c'est une Québécoise, insiste lourdement l'auteur. Elle suit une seule fois une « classe de maître » d'Irena Tourgueniev (Seigneur Dieu!), mais sa prof de piano réussit à convaincre la Irena de l'accepter pour des leçons privées à Paris. Va donc notre Julie de Coaticook à Paris, dont elle ne connaîtrait strictement rien. Elle ne sait pas que Tourgueniev est le nom d'un auteur russe, elle s'aventure pour la



CLAUDE VAILLANCOURT

première fois dans Paris, confond la place des Vosges et la place de la Bastille, et s'égare rue Saint-Denis tout en s'interrogeant profondément : « Comment les hommes acceptent-ils d'échanger de l'argent contre du sexe à l'état pur ? » (p. 45) La pureté en cela me laissant sans voix, je passe.

REINHARDT L'AUTRICHIEN

Julie va s'enticher d'un élève de la Tourgueniev, va devenir son amante, découvrir qu'il est homosexuel, décider de le remplacer par Émilien le Parisien, poète, dont elle apprécie ces vers : « Toi que j'aime et que j'haine / et dont j'attends les larmes / Des



larmes comme l'écume / Des larmes comme / une missive bouteille dans le fond de la mort. » (p. 97) Elle va abandonner la Tourgueniev après que sa sœur a été assassinée, sa sœur « Mélissa [qui] avait tout faux. Cancro dans tous les cours, mauvaise, au caractère exécration, elle [qui] s'était malgré tout développée en beauté, une beauté qui attirait les convoitises, qu'on chercherait à faire dévier du droit chemin » (p. 41-42). Ben! C'est ce qui est arrivé! Alors Julie quitte tout, revient au Québec, trouve un Étienne de la Rive-Sud, emménage avec lui, revoit Émilien le Parisien (revenu pour elle), et lui apprend qu'elle attend un enfant dont elle cachera l'existence au père. Et dire que, dans son bungalow, il n'y a même pas de piano!

ÉMILIEN LE PARISIEN

Lui, il vient à Montréal six ans après avoir quitté Julie de Coaticook. Sitôt arrivé, notre Lucien se lance dans l'annuaire téléphonique pour retrouver, parmi la dizaine de J. Tremblay, la bonne, la sienne. Or, il tombe sur une fausse Julie, que j'appellerai Julie de Montréal, qui a comme surnom Maggie. Il en fera son amante au passage. Or, chaud lapin patibulaire et velléitaire, notre Lucien avait trompé à Paris Julie de Coaticook avec Stefania l'Italienne, pour aussitôt le regretter mais pour aussitôt disparaître de sa vie. Les années passant, il se meurt à voir mourir sa maman du cancer, voit son amante Karine la Chinoise le quitter, il essaie de se suicider, puis décide de retrouver sa Julie de Coaticook.

UNE BLUETTE

Le roman se termine quand Maggie, soit sa Julie de Montréal, maquilleuse pour le cinéma, s'appête à le quitter, et qu'il apprend que sa Julie de Coaticook, devenue Julie de la Rive-Sud, ne veut plus rien savoir de lui. Je pense que ce roman attire vraiment les larmes.

Suzanne Marcil, *Ce n'est rien*, Québec,
L'instant même, 2005, 180 p., 19,95 \$.

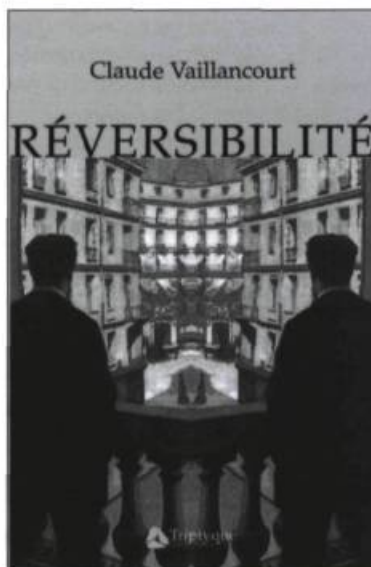
Lulie et le Chien

« Vacherie de vacherie », disait l'autre.

L'ESSEULÉE DU BOUT DU MONDE

Notre Tribu s'organise ainsi : notre père est le roi, suivi du plus vieux, que j'ai surnommé le frère-roi, car il s'attribue le pouvoir de notre père en son absence. Vu que notre père est souvent absent, mon frère mène le bal la plupart du temps. Ensuite, il y a nous, les trois femelles qui n'ont pas leur mot à dire, et, finalement, notre mère, la gardienne fatiguée du zoo. *FATIGUÉE* est le mot qu'elle prononce le plus souvent [...] (p. 18)

Lulie se débrouille tant bien que mal dans cet univers étriqué, avec le Chien philosophe qui prend des cours de langue. Pour dépasser les contraintes de sa vie relativement misérable, Lulie s'adonne au langage poétique pour se constituer un univers habitable : « Le ciel est rempli de petites mousses blanches ; tout comme le Minou, les nuages muent pour l'été. » (p. 12) Si vous avez le goût d'entrer dans ces poésies enfantines, *Ce n'est rien* vous comblera, puisque de ces mots d'enfant, ce roman en est plein : « Je demeure en silence, contrariée, la tête enfoncée comme une autruche et je n'aime pas les autruches ; je les trouve naïves de penser qu'elles deviennent invisibles en s'enfouissant la tête dans le sable, comme si un éléphant s'abritait derrière une fleur. » (p. 111)



MILIEU LARVAIRE

Obligée d'habiter la petite ville, loin de Montréal, se mourant d'ennui dans un chalet d'été mal converti en maison quatre saisons, elle regarde se désagrèger les êtres, ses espoirs, son sens de la beauté, vivre pour elle constituant la perte des grâces de la vie. Avec ses amies, elle atteint le tragique le jour où le petit François est gravement brûlé à cause de sa maladresse, parfois le grotesque, pendant l'inondation inévitable qui l'oblige à se rendre à l'église en chaloupe pour sa première communion.

SURVIVRE À LA LAIDEUR

De si petits riens s'accumulent, deviennent l'essence même du désarroi, sinon d'une sorte de désespoir fataliste. Or, Julie avait un lac, assez beau en somme, mais voilà qu'on décide de ruiner le paysage en construisant une route, déversant des tonnes de béton, rasant des résidences. Cette vie que Lulie trouve déjà morte s'enfonce dans la déperdition. Et c'est l'aspect très fort qui soutient ce roman, à savoir cette manière de décrire de petits gestes en apparence anodins, mais qui entraînent une catastrophe, celle de détruire inévitablement une âme pourtant ouverte à la découverte du monde.

VOIR EN TOUTE LUCIDITÉ

Le regard alors devient le sens par lequel on s'attaque au réel ; ainsi, sept titres de chapitres soulignent-ils précisément cette forte incidence. Mais il y aura aussi



SUZANNE MARCIL



tous les sens qui seront conviés à la connaissance du désastre. Aux dernières lignes du livre se creuse une vision cauchemardesque de cette solitude enfantine, comme quoi les sens fondent la toile imaginaire de ce roman :

Le chien est heureux, les odeurs l'enivrent. Au loin, je l'aperçois qui se roule dans quelque chose qui ne fleurit pas la rose. Ça va.

Je voulais sentir l'odeur de poisson mort qui émane des berges du lac. Je voulais entendre le bruit de l'eau soulevée par le vent.

Je voulais voir les lumières qui illuminent les îles d'en face, car tout ce qu'il me reste, c'est un chien pelé, des arbres couchés, la tête noyée dans l'eau vaseuse.

Je cherche, mais le ciel est sans étoiles ; je compte les x sur les arbres morts. (p. 176)

Beau texte d'une richesse d'écriture envoûtante, sans concession, et qui réussit à transcender les mièvreries convenues dès lors qu'on aborde la vie si ténue des enfants et de leur monde intérieur. Belle réussite.

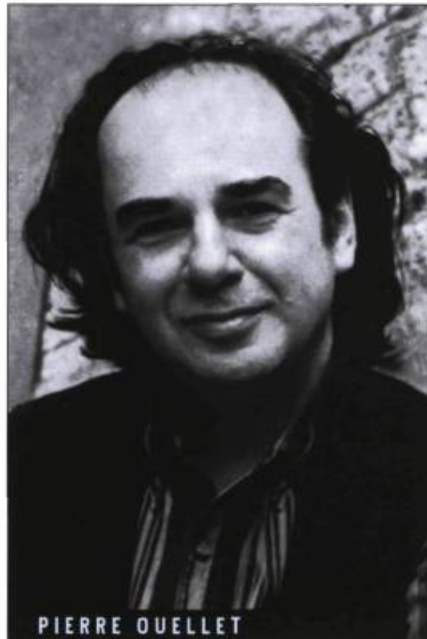
Pierre Ouellet, *Une ombre entre les ombres*, Montréal, l'Hexagone, coll. « La voie des poètes », 2005, 192 p., 19,95 \$.

Anamorphose de SOI

Quatuor troublé

ET « JE » ÉTAIT « TOI »

Roman lancinant et tourmant, derviche, pendule, doutant de tout, mettant la vie sens dessus dessous, que cette *Ombre entre les ombres* de Pierre Ouellet. Roman qui parle de l'enfance, mais celle d'après la mort, y courant, la fuyant. Roman litanique, aux accents poétiques, beau comme peut l'être l'attrait fatal qui nous aspire, remettant en jeu les âges de la vie pour en comprendre l'emportement. Roman conquis par le tourbillon des répétitions, des subtils changements de sens, d'optiques, de points de vue mettant en jeu quatre personnages : le narrateur, Jean Lhomme, Allumette (Amulette) Tremblay et Fay Rose !



PIERRE OUELLET

EMPORTÉS PAR LA DURÉE

Mais comment peuvent-ils se rejoindre, eux qui ont compris la fatalité extrême d'avoir eu une enfance, d'avoir espéré en dépasser les contingences et, ce faisant, qui renoncent à chaque seconde à ce qui a été acquis pour sombrer dans le devenir vers lequel on aspire, mais qui nous tue à notre ancien moi. D'après Pierre Ouellet, on ne serait pas la somme des expériences acquises mais la création de nos multiples renoncements, la fabrication de nos désirs futurs, toujours projetés au-devant de nous-mêmes, toujours trahissant le passé pour l'illusion, ne parvenant pas à arrêter adéquatement notre signature vitale dans l'instant de son accomplissement.

FATALITÉ IMMÉDIATE

Allant ainsi au-devant de son propre malheur, Jean Lhomme devient le démiurge des vies qu'il côtoie, les amenant avec lui dans cette espèce de

désespoir effrayé qui le rend contradictoirement pusillanime et extrêmement lucide. Aucune échappatoire ici, puisque le temps est vu tel un assassin qui ne remet jamais rien que la mort de ce qui passe, de ce qui est passé, la mémoire insuffisante pour assouvir le besoin de se projeter vers son propre devenir mortel.

OBSCURITÉ

Sans compter qu'il faut déloger les contradictions apparentes de ce texte d'une densité qui pourrait décourager quiconque d'en pénétrer les arcanes s'il n'était, en fait, porté par la plus simple de toutes les histoires. Deux enfants, soit le narrateur et Jean Lhomme, rencontrent une petite fille, Allumette Tremblay. Jean Lhomme, amoureux fou, la cède au narrateur comme un objet (la femme ici est strictement cela, un objet, une matière échangeable, à prendre ou à laisser), lui demande de lui voler son amour, avant d'avoir pu le réaliser, puisque plus tard, il le perdra. Vaut mieux pour lui une trahison avant les faits que le désespoir de se savoir trahi. Plus tard, le narrateur rencontrera Fay Rose qu'il abandonnera mais que prendra Jean Lhomme. Ils reparleront d'elles, des lieux de leur enfance jusqu'à plus soif, comme une plaie à vif. Mais voilà que Ouellet complique un peu les choses :

Sa vie [celle de Jean Lhomme] était le roman de la mienne, le journal intime que j'aurais pu tenir mais que les événements qu'il avait vécus tiendraient à ma place, dans la réalité la plus



tangible, dont chaque bout de papier que je recevais était comme une date marquante sur le calendrier secret, dont il arrachait la page pour l'expédier à l'adresse que Fay lui aura donnée, elle qui donne tout, donnerait son âme et ses amis, donnerait son cœur à n'importe qui. (p. 111)

SANS RÉMISSION

Une ombre entre les ombres tient du texte poétique en prose, de la réflexion philosophique sur la réalité exacte du temps que nous vivons et sur ce qui peut s'en réchapper de réel une fois accompli ; mais c'est aussi une réflexion catastrophique sur les incidences de l'amitié, de l'amour et des rapports humains qui sont entièrement tenues dans une vision prédatrice des sentiments, les rapports humains créant fatalement des effets de transmission de sens irrémédiable : « Ça se passe comme ça, toujours : on ne prend vie qu'à l'autre, dans les soupirs qu'on lui arrache. Le souffle qu'on lui coupe, l'air qu'on lui prend. À même les poumons, le ventre, le cœur. Dans un amour trop grand, qui embrasse trop : vivre et mourir. » (p. 133)

DANS L'OMBRE DES OMBRES

Roman qu'il me faudrait commenter infiniment plus longuement, tant la richesse qui s'y déploie ne peut en aucune façon se satisfaire de cette courte présentation. Mais que le lecteur sache dans quel labyrinthe il s'engage, s'il a le cœur assez solide pour ne pas désespérer d'affronter l'inéluctable.

Friesens

*Chine, Malaisie,
Yougoslavie...
Vos livres couleurs
peuvent aussi être
fait au Canada.*

Dominic Papineau

566 Rue Crépeau
Mascouche (Québec) J7K 2A4
T 450.474.5508
F 450.474.5598
Email dominicp@friesens.com
www.friesens.com

